

DES EXTRAITS DU LIVRE DE BERNARD-HENRI LÉVY



ENQUÊTE AU CŒUR DE AL QAIDA

« Le Point » publie les extraits du livre de Bernard-Henri Lévy « Qui a tué Daniel Pearl ? » (Grasset). C'est l'histoire du journaliste américain décapité à Karachi ; et celle d'Omar, l'islamiste cerveau du crime ■ **PAR FABIEN ROLAND-LÉVY**

C'est un thriller de l'après-11 septembre. Un récit splendide et terrifiant que mène, sur 540 pages, Bernard-Henri Lévy, dans un Pakistan de cauchemar, où les fous d'Allah paradedent en toute impunité et complotent avec des factions d'agents secrets pour la destruction de l'Occident.

Au départ, il y a la sauvagerie archaïque du supplice de Daniel Pearl, ce journaliste du *Wall Street Journal* enlevé et décapité, début 2002, à Karachi par des islamistes. L'écrivain, hanté par les images de cet assassinat filmé par ses

auteurs, décide de mener l'enquête, de comprendre qui est vraiment derrière ce crime et pourquoi il a été commis.

Doué, sympathique, ouvert et tolérant, l'Américain, juif, Pearl est pour l'auteur le symbole lumineux de la modernité humaniste. BHL ne peut que s'identifier à Danny - « *J'aurais pu être à sa place* », se dit-il, comme se sont dit tous les journalistes du monde.

Mais, dans la tête de ses tortionnaires, que se passe-t-il ? Qui est vraiment Omar Sheikh, l'organisateur de son rapt ? ►

► Lévy s'efforce de comprendre comment ce collégien britannique d'origine pakistanaise, archétype d'une intégration réussie, va basculer dans la nuit du terrorisme islamiste. Cette incarnation contemporaine du mal fascine l'auteur. A quel moment sont apparues les racines démoniaques chez le brillant Omar ? Omar, qui est de fait le principal personnage de ce livre, témoignage sur « l'horreur de l'époque ».

Il faut suivre BHL à travers les faubourgs désolés de Karachi ; entrer avec lui dans la baraque où Pearl a été détenu et égorgé ; se faufiler à ses côtés à l'intérieur d'un repaire d'al-Qaïda. Il faut l'accompagner dans des quartiers de la métropole où la haine de l'Occident fait de vous une cible. Dans les pas du journaliste américain, l'écrivain français rencontre d'énigmatiques informateurs, interroge des flics inquiétants, rend visite à des mollahs aussi fanatiques que sentencieux. Il découvre qu'un des premiers gourous de Ben Laden, celui-là même que cherchait à rencontrer Pearl, avait exercé ses talents d'agent recruteur à Brooklyn. A Dubaï, un ami banquier lui explique comment les traders d'al-Qaïda ont autofinancé l'attentat du 11 septembre en spéculant sur des actions d'United Airlines. A Kandahar, le chef de la police lui raconte les relations entre Omar et Ben Laden. Puis c'est Los Angeles, Londres, New Delhi. Et retour à Karachi et Islamabad. Portrait saisissant de ces deux villes où flotte « une odeur d'apocalypse ».

Au milieu de ce tourbillon de fausses pistes, de vrais indices, de déceptions et de découvertes inespérées, l'enquêteur tâche de garder la tête froide, de relier les fils éparpillés, de faire la part des faits et des intuitions.

Une thèse s'impose à l'auteur : le crime d'une bande de fanatiques sanguinaires est un crime d'Etat, couvert par une partie des services pakistanais. Pearl s'était-il montré « *over intrusive* » sur un sujet trop sensible : les efforts de certains idéologues, parmi eux les pères de la bombe atomique pakistanaise gagnés à la cause islamiste, pour fournir à al-Qaïda des armes de destruction massive ?

Menée à un train d'enfer, cette histoire est aussi une réflexion sur les dangers du siècle qui commence. Le journaliste-philosophe se fait parfois romancier, en témoigne la reconstitution du meurtre de Daniel Pearl, le premier des extraits que *Le Point* a choisi de publier »

Le supplice de Danny

La décapitation de Daniel Pearl, reconstituée par l'auteur, se passe le 31 janvier 2002 dans une mesure d'un quartier de Karachi, Gulzar-e-Hijri. Le journaliste américain du *Wall Street Journal* a été enlevé le 23 par des « fous de Dieu » pakistanais, alors qu'il enquêtait sans doute sur la prolifération nucléaire au profit des terroristes islamistes.

« C'est en entrant dans la pièce qu'il comprend.

Il n'y croit toujours pas, mais il comprend.

Leur tête, d'abord.

L'air attentif qu'ils ont ce matin.

Cette communauté de terreur qu'il devine dans leur façon de se tenir et de le regarder avancer.

Il savait, à force de parler, que Bukhari, le chef du commando, avait le sang d'une bonne douzaine de chiïtes sur les mains. Il savait que Amjad Husain Farooqi ou Lahori, le chef du Lashkar-i-Janghvi, étaient liés à al-Qaïda. Mais il savait sans savoir. Ils avaient beau le lui dire, Bukhari avait beau lui avoir lancé, l'autre soir, avec un rire d'enfant : « Toi, tu as peut-être un ange, moi j'ai un démon », ils avaient trop bonne tête, pour qu'il les voie comme des tueurs.

Là, tout à coup, ça y est.

Muets, les mains croisées dans le dos, la mine sinistre à la faible lueur des lampes à pétrole disposées au centre de la pièce et qui font une clarté vacillante, ils ont leur autre visage : celui qu'ils devaient avoir quand ils coulaient dans la chaux vive les enfants chiïtes des familles voisines de la mosquée de Binori Town à Karachi ; il a lu un article, un jour, sur ce sujet-là, brusquement, il comprend.

Et puis il y a ces trois types dans le coin de la pièce, près de la porte, qui n'étaient pas là hier et qui, assis sur leurs talons, des canettes de soda vides à leurs pieds, semblent l'espérer ailleurs, ou en prière : ils ont le foulard à carreaux

rouges et blancs des combattants palestiniens mais, à leur longue tunique blanche relevée sur les mollets, à leurs pieds nus, au poignard à manche de corne de vache recourbé qu'ils portent, tous trois, à la ceinture et que l'on appelle, à Sanaa, le *jambiya*, il reconnaît des Yéménites.

« Couche-toi ! » ordonne Bukhari, voix sourde, caverneuse, comme s'il se parlait à lui-même.

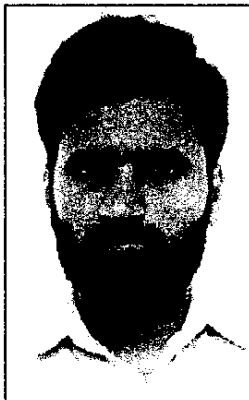
Le sol est nu. Il fait froid. Il ne voit pas où il faudrait qu'il se couche.

« Couche-toi ! » s'impatiente Bukhari, un ton plus haut.

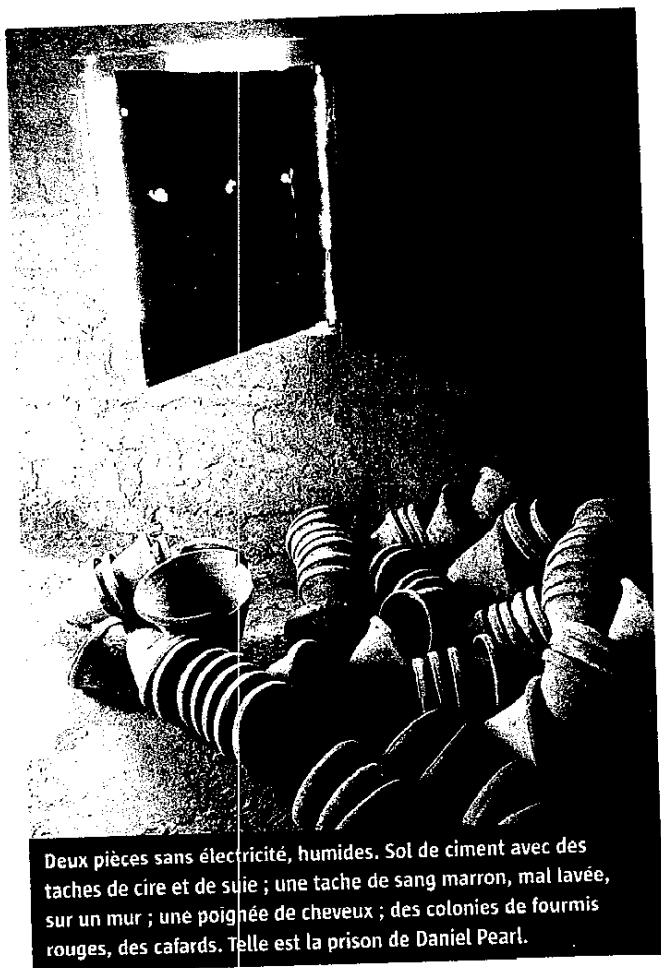
Et, à sa grande surprise, il s'avance vers lui et lui donne un coup de pied dans les tibias qui le fait tomber sur les genoux tandis que les autres se jettent sur lui – deux lui lient les mains avec un bout de corde verte et l'autre, qui sort des plis de sa tunique une seringue énorme, lui relevant la chemise pour le piquer au ventre.

Il se débat : « Vous êtes fous, que faites-vous ? je suis votre ami. » Mais eux le frappent, maintenant. Bukhari lui crie : « Tais-toi », et eux lui donnent des coups de pied dans le ventre, dans la tête. Il se tait. Il halète. Il essaie de se protéger le visage. Il est ivre de stupeur et d'effroi. Puis, quand il a trop mal pour se relever seul, ils le prennent sous les bras et le remettent debout. [...]

« Tu vas répéter après moi, lui dit alors Bukhari, en sortant un papier de sa poche et en faisant signe de se lever à l'un des Yéménites qui tient un Caméscope avec moniteur intégré sur le côté que, gêné par la sueur qui lui coule



Naeem Bukhari. C'est le responsable des geôliers de Pearl. Lui qui lui fera répéter son texte pour la vidéo. Danny savait qu'il avait le sang d'une bonne douzaine de chiïtes sur les mains.



Deux pièces sans électricité, humides. Sol de ciment avec taches de cire et de suie ; une tache de sang marron, mal lavée, sur un mur ; une poignée de cheveux ; des colonies de fourmis rouges, des cafards. Telle est la prison de Daniel Pearl.



Dans ces paquets, selon l'agence AP/Sipa, le corps de Pearl. Après avoir été décapité, il a été découpé en dix morceaux, puis recomposé pour l'inhumation : le buste, la tête posée à la base du cou ; les bras tranchés au niveau de l'épaule ; les cuisses ; les jambes ; les pieds.

entre les cils, se mêle aux larmes et l'aveugle, il prend d'abord pour une arme qui va le tuer à bout portant : "Mon nom est Daniel Pearl, je suis un Juif américain, j'habite à Encino, en Californie".

Daniel répète. Il a un peu de mal. Il est essoufflé. Mais il répète.

« Tu vas dire : "Je viens du côté de mon père d'une famille de sionistes ; mon père est juif ; ma mère est juive ; je suis juif". » [...]

Ne restent dans la pièce, outre Fazal Karim, que le Yéménite cameraman, essoufflé, qui s'affaire sur son Caméscope ; et les deux autres Yéménites qui sortent leur poignard de sa gaine et se lèvent à leur tour : l'un vient se placer dans son dos, à côté de Fazal Karim ; l'autre à sa gauche, tout près, presque collé à lui, son arme dans la main droite.

Il l'aperçoit, tout à coup.

Il n'avait pas pu le voir jusqu'à présent car il était dans l'ombre et que, de toute façon, sans lunettes, il n'a jamais vu à plus de deux mètres.

Il voit ses yeux brillants, fiévreux, trop enfoncés dans les orbites, étrangement suppliants – un instant, il se demande si on ne l'a pas drogué, lui aussi.

Il voit son menton mou, ses lèvres

agitées d'un léger tremblement, ses oreilles trop grandes, son nez osseux, ses cheveux raides et noirs, couleur goudron.

Il voit sa main, large, velue, avec des jointures noueuses, des ongles noirs et une longue cicatrice, granuleuse, qui court du pouce au poignet et semble la couper en deux.

Il voit le couteau, enfin. Il n'a jamais vu un couteau d'aussi près, se dit-il. Le manche en corne de vache. Le cuir. Une ébréchure près du manche. Un peu de rouille. Et puis il y a une autre chose. Le Yéménite renifle. Il cligne de l'œil et, en même temps, comme s'il battait la mesure, il ne cesse de renifler. Est-ce qu'il est enrhumé ? Non. C'est un tic. Il se dit : « C'est bizarre, c'est la première fois que je vois un musulman qui a un tic. » Il se dit aussi : « Les anciens bourreaux... c'était bien, cette idée de masquer les anciens bourreaux, de les cauguler... » Il fait chaud. Il a mal au crâne. Il a une terrible envie de dormir.

Le signal vert de la caméra s'allume.

Fazal lui fait face, lui lie les poignets, puis, revenant dans son dos, lui prend les cheveux à pleine main.

La nuque, songe-t-il, en secouant la

tête pour tenter de se dégager ; le centre de la volupté ; le poids du monde ; l'œil caché du Talmud ; la hache du bourreau.

Le regard de cet homme, songe-t-il encore, en regardant le Yéménite au couteau. Une fraction de seconde, leurs regards se croisent et il comprend, à cet instant, que cet homme va l'égorger. [...]

Un instant de vertige.

Sa sueur qui se refroidit.

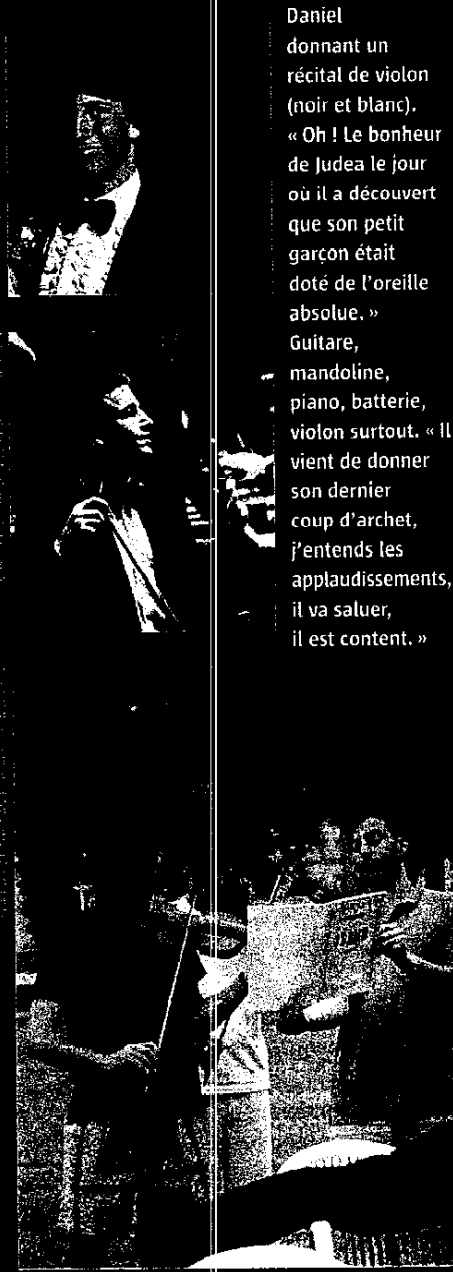
Sa pomme d'Adam qui bataille dans son cou frêle.

Il est saisi d'un terrible hoquet, et vomit.

Redressez-le ! dit le Yéménite tueur. L'autre Yéménite, derrière lui, le prend sous les aisselles, comme un paquet, et le redresse.

Mieux que ça ! insiste-t-il, en s'éloignant un peu – air de l'artiste qui se recule pour mieux voir son tableau. C'est au tour de Karim, alors, de lui lever la tête – face au ciel, le cou bien dégagé, gonflé par le cri qui vient, quoiqu'un peu incliné sur le côté.

Ecarte-toi ! dit-il au troisième, le Yéménite à la caméra, qui est trop près et qui va le gêner. Et l'homme à la caméra



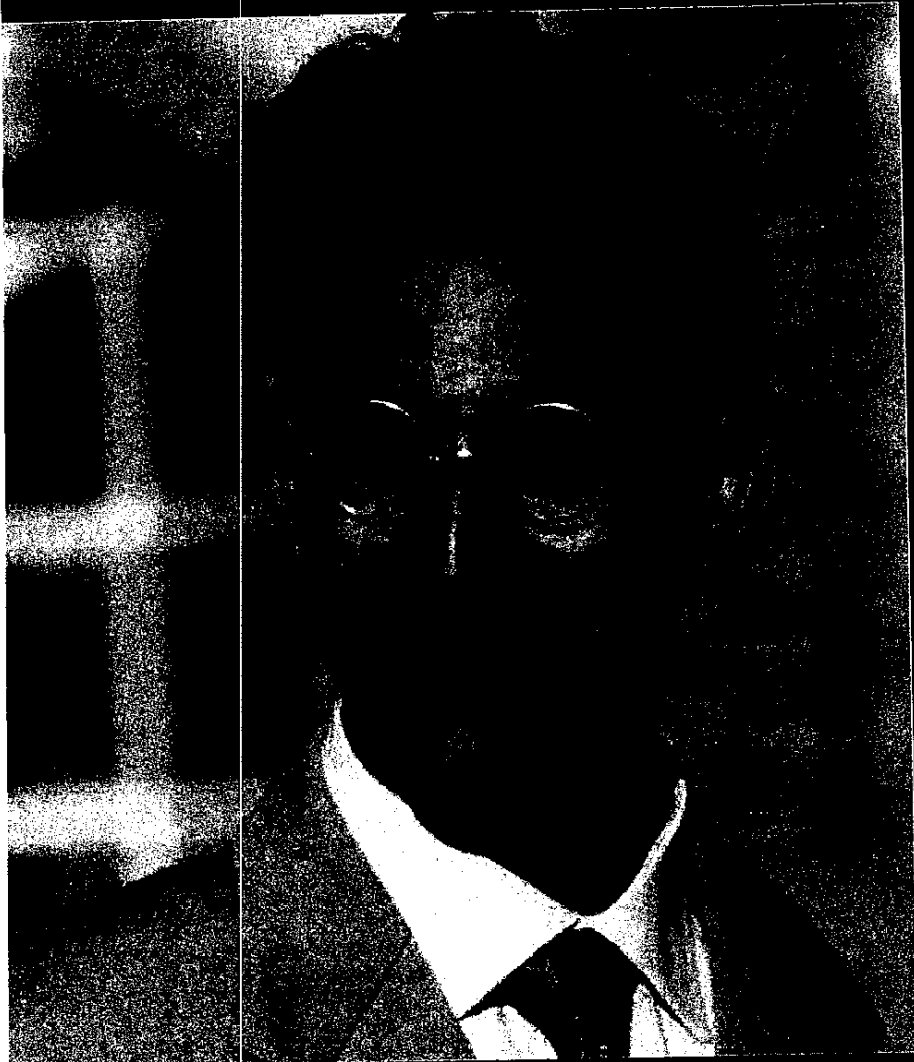
Daniel
donnant un
récital de violon
(noir et blanc).
« Oh ! Le bonheur
de Judea le jour
où il a découvert
que son petit
garçon était
doté de l'oreille
absolue. »
Guitare,
mandoline,
piano, batterie,
violon surtout. « Il
vient de donner
son dernier
coup d'archet,
j'entends les
applaudissements,
il va saluer,
il est content. »

« Il y a l'enfant magnifique dont j'ai été si ému
de visiter la chambre, à Los Angeles. [...] Il y a
le bon copain, les histoires des gosses à Mulholland
Drive, les clubs enfantins, les sorties de classe,
les longs espaces sous les arbres, les étés perpétuels,
la tarte à la noix de coco après les cours de violon,
la vie heureuse. »

Intelligent, séducteur, musicien, excellent journaliste,
bon camarade. « Trop beau ? Trop sulpicien ? Peut-être.

Il est là, lui, heureusement, pour corriger, dans ses
réponses au questionnaire d'entrée à Stanford,
modeste, moqueur, ne se prenant surtout pas au
sérieux : je suis "paresseux", écrit-il, de son écriture
réfléchie, bien lisible. mon problème c'est que je suis
"paresseux" et qu'il m'arrive, "heureusement pas
souvent", d'éprouver du mépris pour "les humains" ;
il arrive aussi que de "petites contrariétés" tournent,
chez moi, au "pessimisme généralisé". »





« Il y a le journaliste [...] "At home in the world". Chez moi sur la planète, c'est le titre du pieux recueil édité par son journal : tout un programme... Cet infatigable globe-trotteur qui s'intéresse au destin d'un stradivarius autant qu'au mystère des bouteilles de Coca-Cola iranien. [...] Pearl n'était pas un reporter de guerre : "il faut être entraîné, disait-il, pour couvrir une guerre ; je ne suis pas entraîné ; c'est pourquoi je n'ai pas voulu aller en Afghanistan et ai préféré le Pakistan". [...] On sent le très grand journaliste, le fou d'info qui vit, corps et âme, ses reportages. »

« Mariane le rendait si heureux ! Il l'aimait tant ! dit Ruth, la mère de Danny. Il était clair qu'ils avaient la vraie foi tous les deux, qui est la foi du cœur ! » Ici, en mai 2002, avec le fils posthume du journaliste, Adam Pearl, qui vient de naître. « Savez-vous pourquoi il a voulu appeler son bébé Adam ? demande Judea, le père de Daniel. Il a appris la veille de son enlèvement que ce serait un garçon et, avec Mariane, il a décidé de l'appeler Adam, comme John Quincy Adams, sixième président des États-Unis, qui s'est battu contre l'esclavage. [...] Danny était passionnément américain. »



« La photo de mariage. Elle rayonne. Lui est sapé, légèrement emprunté. Cheveux courts fraîchement coupés. Il lui tient la main. Au fond de la pupille, une interrogation confiante, une lumière tendre, le juvénile orgueil du bonheur qui s'accomplit. Pas l'ombre d'une ombre, non. Pas la moindre nuance à laquelle se raccrocher pour, après, venir se dire : "Voilà... c'était écrit... la tragédie pointait sous l'image enchantée". »



► s'écarte en effet, très lentement, comme saisi d'un effroi sacré à la pensée de ce qui, maintenant, va se produire.

Pearl, les yeux fermés, sent le mouvement de la lame vers sa gorge. Il entend comme un bruit d'air froissé près de son visage et conclut que le Yéménite est en train de répéter. Il ne parvient toujours pas à y croire tout à fait. Mais il a froid. Il grelotte. Tout son corps se rétracte. Il voudrait arrêter de respirer, se faire petit, disparaître. Il voudrait, au moins, pouvoir baisser la tête et pleurer. L'a-t-il déjà fait ? se demandait-il. Est-ce un pro ? Et s'il n'avait pas l'habitude ? S'il le ratait et devait s'y reprendre à deux fois ? Sa vue commence à se brouiller. La dernière image du monde, se dit-il. Il transpire et frissonne à la fois. Il entend l'aboi d'un chien dans le lointain. Le bourdonnement d'une mouche, toute proche. Puis, enfin, le cri d'une poule qui se confond avec son propre cri, stupeur et douleur mêlées, inhumain.

Car ça y est. Le couteau est entré dans la chair. Doucement, très doucement, il a commencé sous l'oreille, très en arrière du cou. Certains m'ont dit

que c'était comme un rituel. D'autres, que c'est la méthode classique pour trancher, tout de suite, la corde vocale et empêcher la victime de crier. Mais Pearl s'est cabré. Il a furieusement cherché de l'air dans son larynx charcuté. Et le mouvement qu'il a fait est si violent, la force qui lui est revenue si grande, qu'il échappe à la prise de Karim, hurle comme une bête et s'effondre, en râlant, dans son sang qui coule à flots. Le Yéménite à la caméra hurle aussi. A mi-chemin, les mains et les bras pleins de sang, le Yéménite tueur le regarde et s'arrête. La caméra n'a pas fonctionné. Il faut, pour la caméra, tout arrêter et recommencer.

Vingt secondes passent, peut-être trente – le temps, pour le Yéménite, de remettre en marche et de recadrer. Pearl est couché sur le ventre, maintenant. La tête, à demi coupée, s'est écartée du buste, loin en arrière des épaules. Les doigts des deux mains sont plantés, telles des serres, dans la terre. Il ne bouge plus. Il geint. Il hoquette. Il respire encore, mais par à-coups, en émettant un râle, entrecoupé de gargouillements et de gémissements de

chiot. Karim met les doigts, alors, dans la plaie pour en écarter les lèvres et dégager le terrain pour le retour du couteau. Le deuxième Yéménite incline l'une des lampes pour mieux voir, sort son propre couteau et, fébrile, comme enivré par la vue, l'odeur, le goût du sang chaud qui s'échappe de la carotide comme d'une tuyauterie crevée et lui gicle à la figure, coupe puis arrache la chemise. Et le tueur, alors, achève sa besogne : le couteau à côté de la première blessure, les cervicales qui craquent ; une nouvelle giclée de sang qui lui arrive dans les yeux et l'aveugle ; la tête qui, roulant d'arrière en avant comme si elle était encore animée d'une vie propre, finit par se détacher ; et Karim qui la brandit tel un trophée, face à la caméra.

Le visage de Danny froissé comme un chiffon. Ses lèvres qui, à l'instant où la tête se détache, semblent animées d'un dernier mouvement. Et le liquide noir qui, comme il se doit, lui coule de la bouche. J'ai vu, souvent, des tués. Aucun, pour moi, n'éclipsera ce visage que je n'ai pas vu et que je suis en train d'imaginer. »

Omar, un djihadiste très policé

Omar Sheikh, le cerveau de l'enlèvement de Daniel Pearl, est né à Londres en 1973. Par quel mystère ce modèle d'intégration bascule-t-il dans le terrorisme islamiste ?

[Omar Sheikh est issu d'une famille libérale, large d'esprit, arrivée de Lahore (Pakistan) en 1968 ; père patron d'une société d'import-export de prêt-à-porter. Omar est un excellent élève d'une bonne école privée, où il n'a laissé que de bons souvenirs. A 18 ans, il entre à la London School of Economics ; fait des compétitions de bras de fer. C'est aussi un grand joueur d'échecs. Pourquoi a-t-il épousé la cause islamiste ? Traumatisé par le martyre des Musulmans de Bosnie ? Recruté par les services secrets pakistanais ? Il a fait appel de sa condamnation à la pendaison par la justice pakistanaise en juillet 2002 pour le rapt et l'assassinat de Pearl.]

« J'avoue qu'aucun [des assassins de Pearl] ne me fait l'effet d'Omar – aucun ne m'impressionne comme cet homme étrange, apparemment policé et doux,



« Est-ce ma faute si Omar fut, lui aussi, avant de se dissoudre dans la chaux vive de la perversion et du meurtre, une sorte d'enfant merveilleux ? » Il a 10 ou 12 ans, l'uniforme du collège. Il vient de remporter un trophée (d'échecs probablement). « Il y a dans son sourire, dans son regard à la fois timide et fier, dans sa coupe de cheveux quelque chose qui, en effet, me rappelle irrésistiblement les photos de Danny avec son ballon ou sa batte de base-ball ».

Au collège, excellent joueur d'échecs, Omar avait une autre passion, l'« arm wrestling », le bras de fer. L'intelligence stratégique et le muscle. Il voulait passer professionnel, comme Sylvester Stallone dans le film « Over the Top ». Il s'était trouvé



présentait dans des tournois de la banlieue londonienne. Ici, sa première compétition en 1993, dans un pub de buveurs de bière. Lui ne buvait que du lait.



« Arrogant, flamboyant »... Omar Sheikh, arborant le turban des talibans, assiste fin 2001 à un mariage huppé à Lahore. Condamné pour l'enlèvement de touristes occidentaux en Inde, il a été libéré en échange des passagers otages d'un avion d'India Airlines détourné en Afghanistan. Parmi l'élite punjabis de la ville, Omar est une vedette : « je vous présente Omar... un homme de principes et de convictions... notre héros... notre star... l'homme qui nous exprime et porte nos couleurs... les Indiens l'ont torturé, il a tenu... »

jamais d'une impassibilité confondante, que l'on a rarement vue sur le visage d'un condamné à mort.
 Ce monstre qui est aussi un homme comme les autres, ce tueur sur le visage de qui je ne parviens à voir, je le répète, aucun des stigmates qui, dans l'imagination commune et dans la mienne, signalent la présence du Mal absolu, cet homme manifestement astucieux, cet arrogant qui, à l'énoncé de

la sentence, en sortant de la salle d'audience, n'a rien trouvé de mieux à dire à ses juges que : « rira bien qui rira le dernier, on verra qui mourra le premier, de moi ou de ceux qui veulent me voir hors de ce monde », ce personnage énigmatique dont je lis, dans le *Guardian*, la brève, trop brève, biographie mais dont le mélange de lucidité et d'aveuglement, de culture et de brutalité criminelle me rappelle Ilich Ramirez San-

chez, alias le Chacal, alias Carlos [...], c'est peu de dire qu'il m'intéresse ou m'intrigue : il va être, forcément, le second personnage de ce livre.
 Car qui est, donc, Omar ? [...]
 Il n'a pas trente ans, voilà déjà ce que l'on sait.
 Il est lié à l'un des groupes islamistes, le Jaish e-Mohammed, les plus extrémistes, les plus violents et les plus en vue du Pakistan -- et c'est le chef de ce

groupe, Masood Azhar (photo p. 69), mélange d'idéologue et de brute, de saint homme et de tueur en série, qui a été son maître en terrorisme, son mentor.

On sait aussi qu'il n'en est pas à son coup d'essai puisqu'il a déjà été arrêté et condamné une première fois, voilà huit ans, en Inde, pour des enlèvements exécutés sur le même modèle que celui de Daniel Pearl et dont le but était d'obtenir la mise en liberté, justement, de Masood Azhar emprisonné, quelques mois plus tôt, pour terrorisme anti-indien dans la province disputée du Kashmir. Ses victimes de l'époque – trois touristes anglais et un américain – ont été, elles, à la dernière minute, délivrées par la police indienne. Mais, dans les interviews qu'elles donnent, [...] elles racontent un personnage paradoxal, à la fois totalement instable et intellectuellement bien construit, qui jouait aux échecs et lisait *Mein Kampf*, haïssait les Juifs et les skinheads, citait le Coran à tout bout de champ mais ne semblait pas animé, pour autant, d'une piété extrême et leur avait annoncé, en s'en excusant, qu'il les décapiterait si ses revendications n'étaient pas satisfaites.

On sait encore qu'il a fait, à cause de ces enlèvements, six ans de prison en Uttar Pradesh, puis à New Delhi, et qu'il n'a recouvré la liberté que le 31 décembre 1999, à la faveur d'un détournement d'avion spectaculaire et sanglant : l'avion d'Indian Airlines Katmandou-Delhi, détourné sur l'aéroport de Kandahar, en pleine époque taliban, par le groupe de combattants, de « jihadistes » pakistanais auquel lui et Masood Azhar appartenaient. Un passager décapité, déjà, à l'avant de l'appareil, froidement, quand il s'est agi de démontrer aux Indiens et au monde la détermination des terroristes. Et les cent cinquante-cinq autres passagers libérés, au bout de huit jours de tractations et de menaces, en échange de lui, donc, Omar Sheikh et de son mentor Masood Azhar.

Et puis on sait enfin que cet homme-là, ce forcené, ce criminel récidiviste et endurci, ce manipulateur de l'enlèvement

ce fou de Dieu, cet homme que sa haine de l'Occident vient, pour la seconde fois en huit ans, de conduire au crime et, cette fois, au quasi-suicide, n'est pas pakistanais, mais anglais – je lis, plus exactement, qu'il est, comme tous ses camarades du Jaish e-Mohammed, d'origine pakistanaise mais qu'il est né anglais, qu'il a un passeport anglais, qu'il a passé son enfance et son adolescence en Angleterre, qu'il a fait, en Angleterre, les études les plus brillantes qui soient, que sa famille habite Londres, que son adresse est à Londres, bref, qu'il est à proprement parler anglais.



Mars 2002, Omar Sheikh quitte la haute cour de Karachi, qui va le condamner à mort, c'est-à-dire à la pendaison, quatre mois plus tard. Autour de lui les policiers sont inquiets. Lui reste calme, comme s'il se disait : « Qu'est-ce que cela peut bien faire, après tout ? Je sais bien moi que, dans un an, peut-être deux, je serai sorti de cet enfer grotesque... Entre-temps je serai devenu un grand, très grand jihadiste. »

Monstruosité d'un homme ordinaire ou humanité d'un monstre hors pair ? C'est le thème de cette autre enquête à laquelle je tiens, il me semble, autant qu'à l'autre. Dans la tête du Diable. »

[Omar Sheikh a fait trois séjours en Afghanistan. En janvier 2000, sortant des prisons indiennes grâce au détournement d'un avion d'India Airlines. Il est mis en contact avec Ben Laden. Récit tiré du témoignage d'Amine, un responsable de la police de Kandahar.]

« Avec Ben Laden, ils parlent du Kashmir. Le Pakistanais raconte au Saoudien la lutte héroïque du peuple kashmiri contre l'occupation indienne et lui demande son appui. [...] »

Et il est de ceux qui, dix-huit mois avant le 11 septembre, au moment où l'organisation commence de planifier les opérations qui lui donneront sa dimension définitivement planétaire, se penchent sur ses finances et contribuent à la doter des moyens de ses ambitions [...] Il installe dans la maison de Kandahar un terminal d'ordinateur qui va fonctionner comme une mini-salle des marchés [...] Déjà les achats de « shorts » ? les techniques de spéculation à la baisse qui permettront, dans six mois, de « jouer » les effets du 11 septembre ? tout son savoir-faire de jeune trader virtuose mis au service de l'organisation qui prépare la guerre totale contre le système capitaliste américain ! [...]

« Nous nous demandons, poursuit Amine, si [...] l'Organisation ne l'aurait pas repéré dès ses années de prison à Delhi et si elle ne serait pas, en conséquence, derrière le détournement d'avion qui a permis de le récupérer. [...] Vous vous demandez si l'ISI (1) n'aurait pas été, lui aussi dans l'opération ? Là, je ne sais pas. C'est plus délicat. Vous comprendrez que je préfère ne pas faire de commentaire... »

Amine n'en dira pas plus. Mais je vois bien, moi, en l'écoutant, les perspectives ouvertes par cette hypothèse – je vois bien la configuration qui achève de se mettre en place [...] : Omar libéré par al-Qaïda et l'ISI ; Omar agent, très tôt, d'al-Qaïda et de l'ISI ; Omar comme un lien précoce

entre les deux organisations. [...]

L'assassin de Daniel Pearl [...] c'est le « fils favori » du Chef. C'est un homme qui a eu des responsabilités dans la cellule de commandement d'al-Qaïda. C'est un personnage capital dans la partie de « bras de fer » que les nouveaux barbares commencent d'engager avec les démocraties. Et c'est ainsi que l'affaire Pearl achève de prendre sa dimension. »

1. Interservice Agency, les services secrets



Masood Azhar (à gauche). Il a été le maître d'Omar Sheikh. « Un mélange d'idéologue et de brute, de saint homme et de tueur en série. » Chef d'un mouvement ultraradical, le Jaish e-Mohammed, il a été libéré de prison à la suite d'un détournement d'avion indien. A sa droite, Nizamuddin Shamzai, mufti du séminaire de Binori, un quartier général d'al-Qaïda au cœur de Karachi. Dans une de ses fatwas, il dit à propos des Américains qu'il est permis « de les tuer, de les dépouiller, de réduire leurs femmes en esclavage ».

Visite à Binori Town, refuge de Ben Laden

La madrasa de Binori Town est un haut lieu du fondamentalisme pakistanais où ont été formés, dit-on, les dignitaires talibans. Bernard-Henri Lévy profite d'une manifestation des chiïtes de ce quartier de Karachi pour se faufiler dans l'enceinte interdite.

« Le « séminaire » de Binori Town où l'on se souvient qu'Omar a passé l'une de ses toutes dernières nuits avant l'enlèvement.

Cela fait longtemps que je souhaitais y entrer.

J'ai fait une demande par l'ambassade : rejetée. [...]

« Que voulez-vous ? » me demande

le planton, un tout petit bonhomme, poitrinaire, un peu goitreux, yeux immenses dans un visage de lune qui me considère avec méfiance. [...]

« Je suis un diplomate français, dis-je, en tendant mon passeport ainsi qu'une des cartes de visite que je m'étais fait faire, en toute illégalité, à l'époque de ma mission afghane : "Ber-

nard-Henri Lévy, Special Representative of the French President". Je suis diplomate, et je voudrais voir Mufti Nizamuddin Shamzai, le recteur du séminaire. » [...]

« Mufti Nizamuddin Shamzai ne peut pas vous recevoir. Ni le docteur Abdul Razzak Sikandar. Mais il y a un adjoint du docteur. Il va vous voir. »

Aussi extraordinaire que cela soit, mon stratagème a marché.

Et nous voilà partis, l'un derrière l'autre, lui de sa démarche de pingouin, et moi ouvrant grands les yeux, à l'intérieur de la Cité interdite de Karachi. [...]

Cinquantaine. Parbe noire, comme le colosse accompagnateur. Grande djellaba blanche, immaculée, comme les Saoudiens de tout à l'heure. Sur la tête, une calotte. La voix, basse, mélodieuse. Les yeux immobiles et gris. De la prestance. [...]

« Vous êtes français ? » commence-t-il, sans me regarder.

J'opine d'un air modeste.

« La France est généreuse avec nous. »

► [...] Vous avez beaucoup de bons musulmans. C'est bien. »

Long silence. Je n'ose lui demander de quelle sorte de dons il parle.

« Et votre religion ? »

J'ai beau faire. Ils ont beau, eux, me faire chaque fois le coup. Je n'arrive pas à m'habituer. Je n'arrive pas à réprimer, chaque fois, ce haut-le-cœur, cette nausée. Mais il s'agit là, moins que jamais, de le montrer.

« Athée. Nous sommes nombreux, en France, à être de religion athée. »

Il fait la grimace.

« Vous savez que la madrasa est interdite aux non-musulmans ? »

– Oui, mais athée...

– C'est vrai. L'interdiction porte sur les juifs et les croisés. » [...]

[Le Mollah demande à son visiteur de transmettre les excuses du peuple pakistanais au président français pour l'attentat du Sheraton de Karachi, qui a causé la mort de plusieurs ingénieurs français, confondus avec des Américains. Mais le religieux précise que les auteurs de l'attentat, des « gens mal-faisants », seraient tout de même reçus à Binori : « Nous ne rejetons personne. »]

« Et Ben Laden ? J'ai vu tout à l'heure, en passant, un portrait d'Ousama ben Laden. Est-il venu ici ? L'accueillerez-vous s'il venait ? »

Il fronce le sourcil. [...] « Ousama est juste un musulman. Personne n'a à savoir s'il est venu ou non. Ne posez pas cette question. Vous n'êtes pas autorisé. »

– Tout de même. On m'a dit, à Islamabad, que le grand mufti de votre madrasa, Nizamuddin Shamzai, était allé, l'an dernier, avec le mufti Jamil, au mariage d'un des fils de Ben Laden. Est-ce possible ?

– Ne posez pas cette question, répète-t-il, un ton au-dessus. Vous n'êtes pas autorisé. »

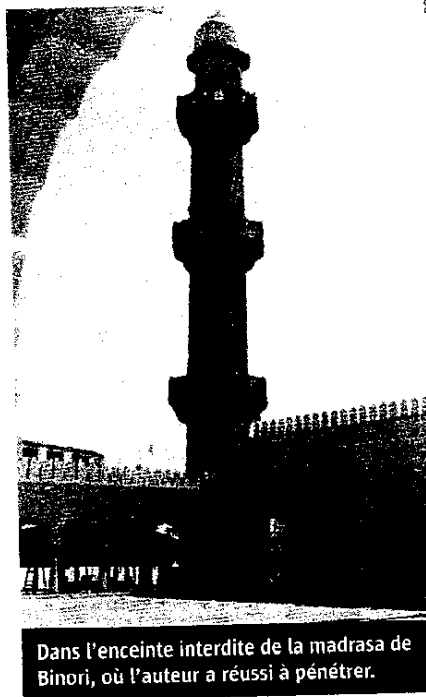
Je sais que Nizamuddin Shamzai, ce saint homme, avait personnellement supervisé, au moment des bombardements américains de l'Afghanistan, le recrutement des volontaires qui – à commencer par ses deux fils – franchirent la frontière pour aller se battre aux côtés des talibans. [...]

Je connais enfin les innombrables appels au jihad, lancés depuis ce bureau où cet homme – Nizamuddin Shamzai, toujours – que Mollah Omar considérait comme son gourou maudissait les Américains, les Indiens, les Juifs, les Occidentaux en général ; Abdul [mon fixe] m'a traduit une de

ces fatwas, reproduite dans *Jasrat*, le quotidien en urdu du Harkat, où il dit des Américains, fin 1999, qu'il est permis « de les tuer, de les dépouiller, de réduire leurs femmes en esclavage ». [...]

« Selon vous, Ousama est un homme de paix ? »

– Ousama, je vous le répète, est un bon musulman. C'est notre frère dans l'islam. Il n'a peur de personne que d'Allah. Il a pu faire des erreurs. Mais quand il distingue entre *dar al-islam* (la demeure de la paix) qui rassemble tous les musulmans du monde et *dar al-harb* (la demeure de la guerre) qui



Dans l'enceinte interdite de la madrasa de Binori, où l'auteur a réussi à pénétrer.

englobe tout le reste, il a raison, c'est notre position.

– D'accord. Mais le résultat, concrètement, c'est quoi ? Homme de paix ou homme de guerre ? »

Nouvel agacement. Nouveau regard inquisiteur. Vibration contenue de la voix. Derrière le docteur, pointe le jihadiste.

« La guerre contre les infidèles n'est pas la guerre, c'est un devoir. Depuis l'attaque américaine en Arabie saoudite, puis en Afghanistan, il est du devoir de tous les musulmans du monde de soutenir le jihad contre l'Amérique et les Juifs. »

– Pourquoi les Juifs ? » [...]

Il semble sidéré par la question. Il reprend ma carte. La repose. Il met la main sur son Coran comme si, désarçonné, il cherchait dans le contact avec le Livre la force de répondre.

« Parce qu'ils sont les vrais terroristes. Et parce qu'ils mènent la croisade sur le sol de la Palestine et de l'Afghanistan. Même ici, au Pakistan, il y a des agents sionistes infiltrés. »

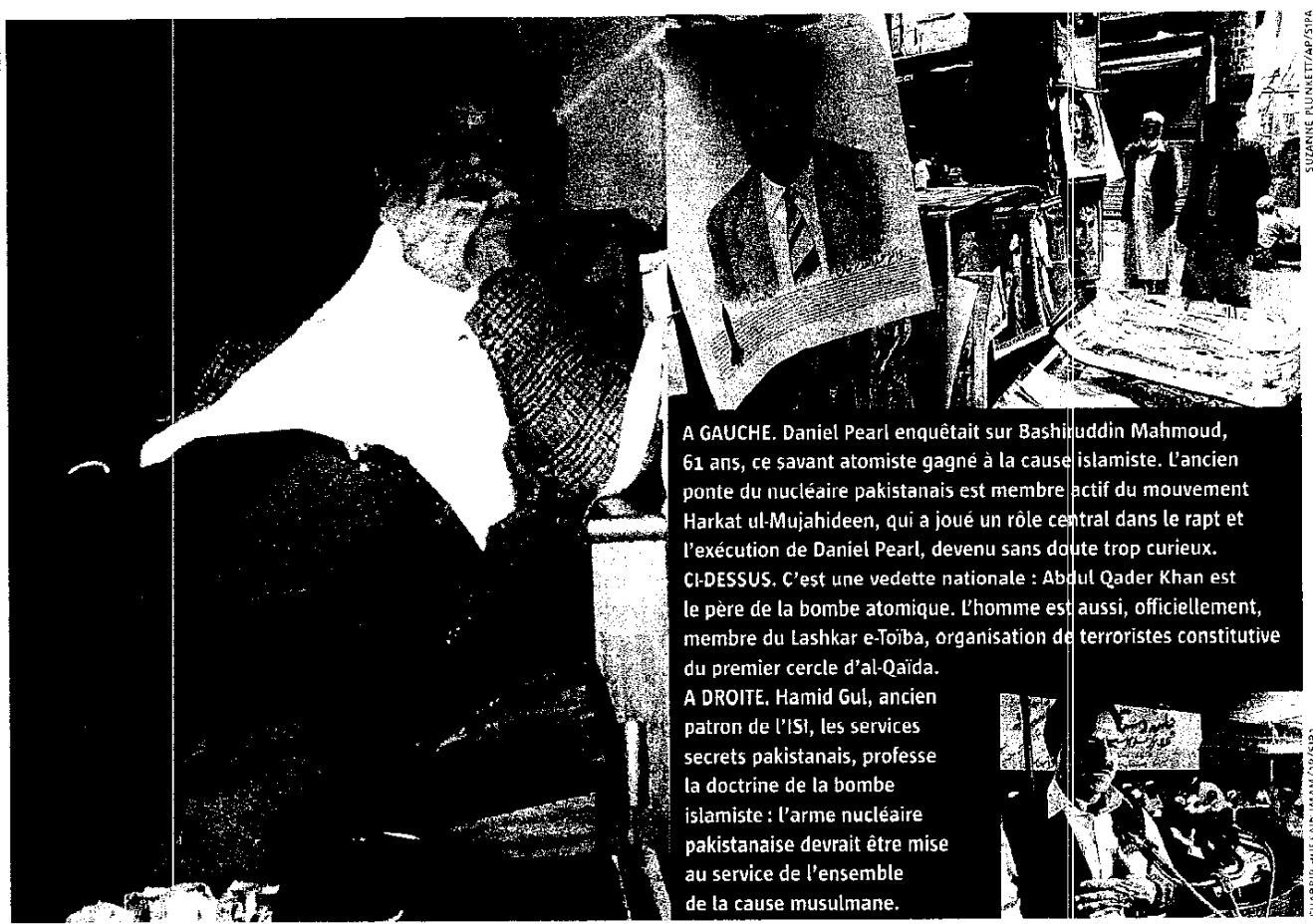
[...] C'est ici, à Binori Town, que Masood Azhar [le maître d'Omar Sheikh], début 2000, en compagnie de Mufti Nizamuddin Shamzai, ce saint homme que je n'ai donc pas pu rencontrer mais qui règne sur la mosquée, annonce la fondation du redoutable Jaish e-Mohammed qui va fournir ses bataillons d'élite à al-Qaïda. [...]

Lorsque après la chute de Kaboul, en novembre, les troupes défaites de Ben Laden fuient l'Afghanistan, [...] les plus durs [...] trouvent refuge à Karachi et, en particulier, à Binori. [...] C'est toujours de Binori que part, via le Bangla-Desh, en direction de la chaîne qatarie al-Jazira, la fameuse cassette audio du 12 novembre 2002 où Ben Laden évoque les attentats de Djerba, du Yémen, du Koweït, de Bali, de Moscou et appelle à frapper de nouveaux coups, non seulement contre Bush, mais contre ses alliés européens, canadiens, australiens. Un studio d'enregistrement dans une mosquée ? Binori Town transformée en base logistique de la propagande d'al-Qaïda ? Mais oui ! C'est l'hypothèse sur laquelle travaillent les services américains, indiens, britanniques. [...]

Et puis Ousama ben Laden, enfin, aurait lui-même fait plusieurs séjours à Binori. Le terroriste le plus recherché de la planète, l'ennemi public mondial numéro un, l'homme qui vaut 25 millions de dollars et, apparemment, davantage encore, ce personnage fantomatique dont on ne sait même pas s'il est vivant ou s'il ne survit plus qu'à travers son nom et sa légende, aurait séjourné ici, en plein centre de Karachi, au nez et à la barbe des polices pakistanaises – et ce, courant 2002, alors qu'il souffrait de troubles d'élocution liés à une mauvaise blessure (explication possible de son silence de ces derniers mois) et qu'il avait besoin d'un traitement médical approprié. Binori comme un hôpital. [...]

Je sais, je sens, que l'on a là une sorte de réacteur central, de salle des machines de l'Organisation – en plein Pakistan, à quelques centaines de mètres du consulat américain, une enclave taliban ou post-taliban où s'est replié, benla-dénistes compris, le pire de l'Afghanistan. »

MAXPPP



SUZANNE RUNNETT/AP/SIPA

A GAUCHE. Daniel Pearl enquêtait sur Bashiruddin Mahmood, 61 ans, ce savant atomiste gagné à la cause islamiste. L'ancien ponton du nucléaire pakistanais est membre actif du mouvement Harkat ul-Mujahideen, qui a joué un rôle central dans le rapt et l'exécution de Daniel Pearl, devenu sans doute trop curieux.

CI-DESSUS. C'est une vedette nationale : Abdul Qader Khan est le père de la bombe atomique. L'homme est aussi, officiellement, membre du Lashkar e-Toiba, organisation de terroristes constitutive du premier cercle d'al-Qaïda.

A DROITE. Hamid Gul, ancien patron de l'ISI, les services secrets pakistanais, professe la doctrine de la bombe islamiste : l'arme nucléaire pakistanaise devrait être mise au service de l'ensemble de la cause musulmane.

SHABIR HUSAIN/IMANI/AP/SIPA

La bombe islamiste des savants fous d'Allah

Daniel Pearl est-il mort parce qu'il était sur le point de révéler que des scientifiques islamistes pakistanais voulaient procurer des armes de destruction massive à al-Qaïda ? C'est la thèse de l'auteur, pour lequel le Pakistan est « le plus voyou des Etats voyous d'aujourd'hui ».

« Des journaux, en Occident, disent que vous êtes en train d'acquérir des armes chimiques et nucléaires. Qu'y a-t-il de vrai dans ces informations ?

– J'ai entendu en effet, hier, le discours du président américain Bush. Il essayait d'inquiéter les Européens en leur racontant que j'allais les attaquer avec des armes de destruction massive. Eh bien, je tiens à déclarer que oui, si l'Amérique se prenait à utiliser des armes chimiques ou nucléaires contre nous, nous répliquerions avec des armes chimiques et nucléaires. Nous avons les armes pour cela. Nous avons de quoi dissuader.

– Et d'où tenez-vous ces armes ?

– Passons à la question suivante... »

L'auteur de ces propos est Ousama ben Laden. [C'est] sa première interview après le 11 septembre et l'attaque contre les tours. [...]

Est-ce cela même sur quoi travaillait Pearl ?

Avait-il des éléments de réponse, et lesquels, à la terrifiante question de savoir si l'émir d'al-Qaïda bluffe lorsqu'il s'exprime ainsi ou s'il est vraiment doté (et, dans ce cas, comment ? où ? grâce à qui ?) d'armes de destruction massive susceptibles de renverser de façon décisive, en sa faveur, le rapport

de forces avec le monde civilisé ?

Mon hypothèse est oui.

Je pense ou, plus exactement, je suppose, que Pearl était, aussi, sur cette piste.

Et ce serait, si c'était vrai, une seconde explication possible de sa mort.

Le point de départ, l'indice le plus solide dont je dispose, c'est, bien entendu, l'article du 24 décembre qu'il signe avec LeVine et dont il regrette, on s'en souvient, qu'il n'ait pas eu plus d'écho.

Que dit, au juste, cet article ?

Il raconte, je le répète, comment les auteurs sont tombés sur l'une de



ces ONG pakistanaises supposées développer des projets caritatifs dans l'Afghanistan des talibans, et qui s'appelle l'UTN, Ummah Tameer e-Nau, la « Reconstruction de l'Oummah musulmane ».

Il raconte comment le président « honoraire » de cette UTN, notamment chargé d'attirer les investisseurs pakistanais et arabes vers les grands projets de développement agricole que l'on prétend mettre en œuvre dans la région de Kandahar, n'est autre que Hamid Gul, cet ancien patron de l'ISI, à la retraite depuis douze ans, mais qui a conservé, comme il se doit, des connexions dans son ancien métier.

Il révèle encore que le patron opérationnel de l'organisation est un certain Bashiruddin Mahmoud, soixante et un ans, islamiste [...], mais aussi, et c'est énorme, savant de grand renom, inventeur de l'usine de fabrication de plutonium construite, avec l'aide des Chinois, à Khusab et patron du Commissariat à l'énergie atomique pakistanais jusqu'en 1999 (date à laquelle ses orientations politiques, ses protestations véhémentes et publiques contre la ratification par son pays du traité de non-prolifération commencent d'inquiéter les services américains et le firent mettre à la retraite).

Et il révèle enfin que les deux hommes, Gul et Mahmoud, le Géné-

ral et le Savant, se sont retrouvés à Kaboul, dans des conditions très étranges, à la fin du mois d'août 2001 – alors que le second avait déjà, au début du mois, rencontré, à Kandahar, non seulement les chefs talibans mais Ben Laden en personne... [...]

Le fait est là.

Ben Laden a eu des contacts avec l'un des pères de la bombe pakistanaise. [...] Et il est impensable que ces voyages en Afghanistan, ces contacts se soient faits à l'insu d'Islamabad. [...]

Pearl a raison de regretter que son article n'ait pas fait plus de bruit. Car il est en train de lever un double lièvre. Les contacts entre un savant atomiste et al-Qaïda. Et la bénédiction de ce contact par un Etat pakistanais qui passe, en Occident, pour avoir solidement verrouillé ses armements les plus sensibles. [...]

Pas besoin de se faire peur en se demandant ce qui se passerait si, d'aventure, Musharraf était renversé et cédait la place à une clique de fous de Dieu. La clique est déjà là. Les fous de Dieu sont dans la place. Ils ont, puisqu'ils les ont inventés, la clef, le code d'accès des silos, des systèmes de transmission et des têtes de missile pakistanais. Terrifiant. [...]

Je forme l'hypothèse d'un article en cours d'écriture sur le double jeu

d'un pouvoir pakistanais posant, d'un côté, au bon allié des Etats-Unis et se prêtant, de l'autre, à travers le plus prestigieux des savants, aux plus redoutables opérations de prolifération nucléaire.

Pearl, en un mot, était-il en train de briser le tabou ?

En entrant dans cet univers glauque de savants fous et de fous d'Allah, en mettant le pied dans cette nuit où services secrets et secrets nucléaires échangent et partagent leurs zones d'ombre, en travaillant sur cette matière hautement sensible et explosive, était-il en train d'enfreindre l'autre grand interdit qui pèse sur cette région du monde ?

Je le fais, moi, en tout cas.

A la suite de Danny, dans son sillage et, en quelque sorte, à sa mémoire, j'apporte cette modeste contribution à la cause de la vérité qu'il aimait plus que tout.

J'affirme que le Pakistan est le plus voyou des Etats voyous d'aujourd'hui.

J'affirme qu'est en train de se former là, entre Islamabad et Karachi, un véritable trou noir en comparaison duquel le Bagdad de Saddam Hussein était un dépotoir d'armes périmées.

Il flotte, dans ces villes, une odeur d'apocalypse ; et c'est, j'en suis convaincu, ce que Danny avait senti. »

Le « romanquête » de BHL

« Qui a tué Daniel Pearl ? » est une magnifique enquête journalistique, précise, captivante, où règne la règle d'acier : « les faits, rien que les faits ». Elle poigne le cœur, inquiète, incite à la méditation. Mais, et Bernard-Henri Lévy (qui est également un chroniqueur du *Point*) le signale dès l'avant-propos, elle fait aussi, « quand le réel se dérobait », appel à l'imaginaire. Et l'auteur s'y met en scène jusqu'à entrer dans la peau de Pearl. Il ne cache aucune de ses hésitations et de ses peurs. Ce qui l'amène à forger pour définir son livre le terme de « romanquête ». Mot parfaitement juste, tant il est vrai que capter le réel dans sa diversité, dans le charroi des événements, donner corps et

système à des actes aux motivations énigmatiques, rendre compte, en somme, est une entreprise complexe qui relève du roman, de l'enquête et de la quête tout court, quête du monde, et de soi aussi, loin des idées générales et des professions de foi, ces dangereux états.

Délicate balance, qui pose une fois encore la vieille question des relations entre journalisme et roman. Le premier est – voyez Balzac ! – classiquement honni, le second est porté au pinacle parce que supposé atteindre la vérité ultime des êtres et des choses, via, par exemple, le « mentir vrai ». Tâcherons du réel vérifié d'un côté, princes-voyants de l'autre, on perçoit la difficulté !

Elle n'a pas empêché, au contraire, que se créent des passerelles, que les plus grands romanciers, et Balzac lui-même, s'illustrent dans le journalisme – songez au « De sang-froid » de Truman Capote. Elle n'a pas muselé non plus des journalistes qui ont cherché à refaçonner dans l'espace du roman les pièces dont ils avaient été témoins pour tenter d'en percer le secret. Où classez-vous, manie tellement française, Jack London, Blaise Cendrars, Albert Londres, Joseph Kessel, Lucien Bodard (à qui Bernard-Henri Lévy a si souvent rendu hommage), tant d'autres ? Et ces Américains, les Tom Wolfe, les Hunter



Thompson, qui inventèrent le « nouveau journalisme », ce reportage détourné en fiction où le « je » est omniprésent, où les ranger ?

Au vrai, et loin des problèmes de genre, il n'est jamais question que de voir. D'oser se coller avec la chair, le sang, les drames et le chaos. Et enfin de savoir choisir les mots et les rythmes, de s'abandonner à eux tout en les maîtrisant. Cela seul fait les grands reportages. Et les grands livres. A ce titre aussi, « Qui a tué Daniel Pearl ? » est un grand livre ■

Marie-Françoise Leclère

« Qui a tué Daniel Pearl ? », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 538 p., 20 €).